

## CHAPITRE PREMIER

A la fin de l'An 8 des Royaumes Unifiés, le Grand Pays, appelé désormais le Whamangar, pouvait être fier de ces neuf années écoulées. Neuf années de paix que l'on devait à Darion, roi d'Egont, sous la bannière duquel s'étaient rangées les cités de Bréar, de Sildar, d'Astorn et de Tresht. C'était au moment où l'on avait fermé le tombeau du roi Wham que Darion avait décidé que l'on entrerait dans une nouvelle ère, une ère dans laquelle s'effacerait la magie pour laisser la place à une prospérité née de la volonté de l'homme. La Nuit, la Grande Ténèbre, avait été vaincue, et vaincus également les despotes, les prêtres et les tyrans qui entendaient sacrifier aux dieux tous ceux qui s'opposaient à l'ordre qu'ils désiraient établir. Si l'unité était encore imparfaite, la plupart des cités ayant préféré conserver leur autonomie, la paix régnait au sein du vaste anneau de brume qui limitait le Whamangar... Une paix relative, toutefois, car des bandes armées attaquaient parfois les villages, pillaient et brûlaient avant de disparaître dans les Hautes Terres de Sang. Mais il n'existait plus de guerres, et nul ne poursuivait plus l'hérésiarque.

Il n'était pas loin de la mi-jour en cette chaude journée de printemps. L'hiver s'étant montré particulièrement clément, on avait ensemencé de bonne heure, et Oborlon découvrait avec un réel plaisir les terres qu'il traversait. L'air était chargé de fragrances, de ces odeurs suaves qui émanent des fleurs, des buissons et du sol lui-même. Sans s'en rendre compte, Oborlon souriait, son cheval allant au pas. Il avait quitté Astorn bien avant le lait de l'aube, avait franchi les deux ponts qui enjambaient les eaux jaunes du Rougoul, et s'était engagé dans les Terres Fertiles sur un chemin qui devait le conduire à Egont.

D'un geste, il fit glisser sur sa nuque la coiffe de son haubert, offrant à la caresse de la brise sa longue et blonde chevelure. Grand, large d'épaules, tenant fièrement dans sa main droite sa lance ornée d'une oriflamme, il épousait du regard les courbes harmonieuses des basses et verdoyantes collines, adressant aux paysans qu'il rencontrait un sourire bienveillant. Dans trois ou quatre jours, il atteindrait Egont et se présenterait enfin à celui qui avait vaincu la Grande Ténèbre : Darion, le fils adoptif du roi Wham. Là, un genou en terre, il lui demanderait solennellement de l'admettre au sein des aspirants de la Garde Haute, ce corps de chevaliers d'élite qui faisait rêver bien des hommes d'armes. Les épreuves, disait-on, étaient dures, et peu d'aspirants devenaient chevaliers de la Garde Haute, mais Oborlon savait qu'il se distinguerait. A Astorn, il s'était entraîné avec les meilleurs maîtres d'armes. Et il ne se contenterait pas d'être chevalier. Un jour, il serait excélon ! Il se voyait déjà vêtu de la soubreveste blanche et bleue frappée d'un igol aux ailes déployées, cet oiseau noir qui ne vivait que dans les Hautes Terres de Sang et qui avait grandement contribué à l'avènement de Darion.

Oborlon chevauchait sous un ciel serein, l'esprit plein d'illusions et de rêves tels qu'ils peuvent exister quand on a vingt ans. Laisant de côté les champs où le blé déjà haut de dix pouces s'animait de voluptueux friselis, il dirigea sa monture vers une colline accidentée, un tertre crayeux qu'il gravit afin de mieux apprécier, du haut de la falaise, les vergers en fleurs, les pâturages, la vision même d'un monde en pleine renaissance. A sa droite s'étendaient les molles ondulations des collines unies dans une paix que rien, semblait-il, n'aurait pu troubler.

Pourtant, dans ce décor idyllique, une ombre se dessina bientôt. Elle apparut sous la forme d'un cavalier autour duquel flottait, bizarrement, une cape noire. L'homme, encapuchonné, était monté sur un très grand cheval, noir lui aussi, et se tenait immobile comme s'il attendait le voyageur. Oborlon fit arrêter sa monture à quelque dix toises du cavalier, attendant que celui-ci veuille bien lui céder la place, car ainsi le voulait le code. Tout homme d'armes arborant ses couleurs avait droit de passage sur qui n'en portait pas. Oborlon patienta, mais le mystérieux inconnu demeura immobile, ce qui mit le jeune homme de fort méchante humeur. D'un geste sec, il décrocha le bouclier qui pendait à sa selle, passa son avant-bras gauche dans les sangles et assura sa lance dans sa main droite.

Le sombre cavalier paraissait ne pas être armé, mais qui pouvait deviner ce que dissimulait cet ample manteau noir qui flottait autour de lui ?

Oborlon prit le parti de faire avancer son cheval de quelques pas. Il baissa sa lance, signifiant ainsi qu'il n'entendait pas laisser le passage.

Le cavalier ne bougea pas.

Intrigué par cette attitude, Oborlon se demanda s'il était opportun de livrer bataille pour une simple question d'honneur. Mais un futur chevalier de la Garde Haute ne devait-il pas, avant tout, se faire respecter ?

Il plaça sa lance à l'horizontale pour bien faire comprendre à celui qui se trouvait en face qu'il préférerait engager le combat plutôt que de céder un pouce de terrain.

Le sombre cavalier releva le défi. Lançant son noir coursier au galop, il fondit sur Oborlon. Celui-ci fit de même, enfonçant ses talons dans les flancs de son cheval bai. Au moment où le fer de lance n'était plus qu'à deux emfans de la poitrine de l'inconnu, une patte griffue, énorme, sortit de dessous le manteau, arracha l'arme et la brisa.

Le choc fut tel que le jeune homme, déséquilibré, faillit vider les étriers. Il poursuivit néanmoins sa course, fit faire volte-face à sa monture, tira son épée, et s'élança de nouveau vers l'ennemi.

Il y eut un nouveau choc. La patte griffue, extraordinairement puissante, fit éclater le bouclier et, dans le même temps, ouvrit la gorge du malheureux cheval qui hennit de douleur, se cabra, tomba sur le côté, entraînant Oborlon dans sa chute du haut de la falaise. Le cheval alla s'écraser, à cinq toises en contrebas, sur les rochers. Ayant lâché son épée, Oborlon poussa un cri et tenta de freiner sa chute en s'agrippant aux rameaux des arbustes ou aux touffes d'herbe, mais il roula sur lui-même, arracha un jeune arbre au passage et termina sa course sur le corps de son cheval où il demeura inerte.

Lorsqu'il reprit connaissance, il vit un homme penché sur lui, et son premier réflexe fut de tenter de se redresser et de saisir son épée, mais une vive douleur secoua tout son corps. Il se laissa retomber, vaincu.

— Tiens-toi tranquille, cela vaudra mieux. Ne crains rien, je suis un ami... Tu as fait une mauvaise chute, mais je te rassure : tu n'as rien de cassé. Seulement des bosses et des égratignures dont tu te remettras vite... Mon nom est Dankrès. Je suis marchand ambulante. Je t'ai trouvé là, il y a un peu plus de trois heures...

Avec prudence, Oborlon se dressa de nouveau. Il grimaça. Son dos lui faisait mal. Sa tête aussi. Son crâne sonnait comme une enclume. Ses mains le brûlaient. Il dévisagea Dankrès puis constata que celui-ci l'avait déshabillé et qu'il avait soigné ses blessures.

— Tu dis qu'il y a trois heures que... ?

— Oh ! Tu as bien ouvert les yeux cinq ou six fois, mais, dans l'état où tu étais, tu n'aurais pas reconnu ta mère ! Je pense que tu as eu beaucoup de chance, ami mien. Heureusement que ton cheval a amorti ta chute, sinon tu te brisais les reins.

L'homme pouvait avoir une quarantaine d'années. Cheveux et barbe d'un blond-roux, un fascinant regard vert pâle, il était de haute stature et souriait. Sur le feu qu'il avait allumé était posée une gamelle au cul noirci qu'il alla chercher. Il la plaça près de lui. Elle était pleine d'un bouillon couleur de boue, peu engageant. Il laissa refroidir le liquide.

— Tu appartiens à la Maison d'Astorn, n'est-ce pas ?

— Comment le sais-tu ? demanda Oborlon sans réfléchir.

— C'est l'évidence même : j'ai vu ton bouclier et l'oriflamme de la lance... Le roseau, si je ne m'abuse, symbolise les marais situés à l'ouest d'Astorn, et le fond jaune les eaux du Rougoul.

Ayant dit cela, il versa un peu de décoction dans un gobelet.

— Tiens, bois ! Cela apaisera tes maux et te rendra toute ta vigueur. Et puis, à ton âge, on récupère vite !

Encore un peu sonné, Oborlon prit le gobelet tendu, le porta à ses lèvres, fit une horrible grimace.

— Beuark ! C'est amer ! Qu'est-ce que c'est ?

— Un remède de ma composition, répondit évasivement Dankrès. C'est affreux à boire, mais c'est efficace ! En ce monde, vois-tu, j'ai appris à ne compter que sur moi-même, donc à me débrouiller et à me soigner. J'ai découvert le secret de certaines plantes, les vertus de diverses écorces, et bien d'autres choses encore... Aujourd'hui ici, demain ailleurs, je parcours le Grand Pays avec le chariot que tu vois là-bas, et avec mon brave Astur qui commence à se fatiguer... Ce que je fais ? Je voyage, je vends, j'achète et je revends des tas d'objets utiles ou inutiles, je rends des services et, si je

m'arrête, je ne m'attache nulle part. C'est ma vie. Une vie simple, comme tu peux le constater, mais je suis libre. La liberté est le bien le plus précieux qui soit... Mais, parlons de toi. Que t'est-il arrivé ?

— A vrai dire, je ne sais trop. Comme tu l'as aisément découvert, je viens d'Astorn. Mon nom est Oborlon et je suis le petit fils du roi Gaham. Je me rendais à Egont, car mon intention est d'entrer dans la Garde Haute.

— Ah, la Garde Haute ! fit Dankrès après avoir pris une forte inspiration. Oui... Elle a été créée par Darion au lendemain de sa victoire contre les tyrans et la Grande Ténèbre. Sais-tu qu'elle compte déjà cinq cent dix chevaliers ? Elle se compose de dix phalanges, chacune commandée par un excélon. De valeureux soldats ! Des hommes et des femmes émérites. Je sais cela. On dit qu'ils appartiennent à l'élite et qu'un seul d'entre eux peut sans sourciller se mesurer à trois adversaires, sinon davantage !

— Tu es bien renseigné !

— Je suis surtout curieux de tout. Mais, excuse-moi, je t'ai interrompu. Tu me disais que tu te rendais à Egont...

— Je chevauchais tranquillement quand un cavalier m'a barré la route. Au lieu de s'écarter comme il aurait dû le faire en voyant l'oriflamme de ma lance, il a foncé sur moi. Croyant qu'il n'était pas armé, j'ai d'abord hésité à le combattre, mais il a choisi pour moi. Alors, j'ai baissé ma lance et j'ai lancé mon cheval au galop. Au moment où nous étions sur le point de nous croiser, j'ai vu soudain une énorme serre sortir d'un ample manteau noir, une main griffue qui a arraché ma lance avant de la briser avec hargne. Puis ce fut au tour de mon bouclier. Une griffe démesurée a ouvert l'encolure de mon cheval. Dans ma chute, j'ai aperçu deux yeux rouges sous le capuchon de mon adversaire. J'ai vu également un signe brodé sur son manteau : une tête de loup, ou de vogue, au niveau du pectoral gauche... Cette... cette créature n'avait rien d'humain. Je le réalise, à présent, cet être ne pouvait pas être humain ! Cette énorme main pourvue de griffes était couverte d'écaillés et possédait une force de beaucoup supérieure à la mienne. Une force incroyable ! Si je n'avais pas été jeté à bas de cette falaise, je ne serais pas vivant à l'heure qu'il est !

Un léger sourire aux lèvres, Dankrès emplît de nouveau le gobelet de sa savante décoction. Ce sourire n'échappa pas à Oborlon.

— Tu ne me crois pas ? Douterais-tu de la véracité de mon récit ?

— Ce n'est pas cela, déclara doucement Dankrès en hochant la tête. J'avoue que ce que tu viens de me raconter me surprend. Je connais bien le Whamangar, toutefois, je n'ai jamais entendu qu'il existait de telles créatures... Tu auras sans doute imaginé cette énorme main griffue ? Peut-être celui que tu as si courageusement affronté, portait-il des gants de fer garnis de griffes ? Et peut-être était-il doué effectivement d'une force peu commune ?

— Non ! contra Oborlon avec véhémence. Je sais ce que je dis ! Cette créature n'avait rien d'humain sinon son apparence. Elle était grande, très grande. Elle était enveloppée d'une cape ou d'un manteau noir qui flottait autour d'elle comme s'il y avait eu grand vent. Et sous son capuchon brillaient deux yeux rouges !

— Je ne désire nullement te faire offense, Oborlon, mais je continue de penser qu'une créature de cette trempe appartient davantage au cauchemar qu'à la réalité. Bah ! De toute façon, là n'est pas l'important. Tiens, bois encore !

Oborlon prit le gobelet sans se faire prier et avala son contenu d'un seul coup et, cette fois, sans grimacer. Puis, péniblement, il se mit debout, se palpa et s'estima rassuré quant à l'état de ses membres. Déjà, les douleurs qui, un instant plus tôt, lui vrillaient le crâne, s'estompaient.

— Ton remède est vraiment efficace.

— Cela me réjouit. Puisque je te vois maintenant en pleine forme, nous allons pouvoir partir !

— Partir ? Pour aller où ?

Dankrès se mit à rire.

— J'imagine que tu ne vas pas te présenter à Egont dans cette tenue ! Ton haubert est déchiré, et le reste ne vaut guère mieux... Et puis, tu irais comment, à Egont ? A pied ?... Je vais te donner des vêtements. Oh ! Ils ne sont pas dignes d'un petit fils de roi, mais ils sont propres !

— Je peux te les payer...

— C'est entendu ! Nous en parlerons un peu plus tard. En attendant, ramasse ce qui t'appartient et va porter le tout dans le chariot... si tu t'en sens la force, naturellement !

— Je crois que ça ira. Dis-moi, aurais-tu l'intention de me conduire à Egont ?

Cette fois, Dankrès s'esclaffa.

— Oh, non, mon jeune ami, loin de moi cette idée ! Telle n'est pas ma route. Nous allons nous rendre au village le plus proche. Là, nos routes se sépareront. Tu pourras te reposer le temps qu'il faudra, acheter un autre cheval et poursuivre ton chemin.

— Je pense, en effet, que c'est là une sage décision, opina Oborlon.

Le crépuscule s'annonçait. Le soleil allait atteindre la ligne d'horizon lorsque Dankrès tira sur les rênes pour faire arrêter Astur.

— Qu'y a-t-il ? demanda Oborlon. Pourquoi nous arrêtons-nous ?

Pour toute réponse, Dankrès se leva et, debout sur le siège de bois, observa les champs qui s'étendaient à sa gauche. Puis il sauta à bas du chariot.

— Prends ton épée et suis-moi !

Oborlon le vit s'élançer et s'efforça de le suivre à la même allure.

Il comprit bientôt les raisons du comportement de son ami. Six corps étaient étendus au milieu des semis, six corps affreusement mutilés qui baignaient dans leur sang.

Dankrès se passa les mains sur le visage comme s'il voulait, par ce geste, effacer cette vision d'horreur.

— Qui ? fit-il dents serrées. Qui a bien pu massacrer de la sorte ces pauvres gens ?

Il se pencha sur eux tour à tour. Cinq hommes étaient morts, le corps ouvert de haut en bas. Le sixième, s'il respirait encore faiblement, ne tarderait pas à mourir.

— Reste auprès de celui-là, dit Dankrès. Je vais aller chercher de l'eau.

Oborlon s'agenouilla près du mourant qui, sentant une présence auprès de lui, se mit à gémir sourdement.

— Ne t'agite pas. Nous allons te donner de l'eau... Mais peut-être peux-tu parler ? Qui vous a attaqués ?

L'homme remua les lèvres, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Il leva les paupières à demi, les referma, tenta de nouveau de parler, mais n'y parvint pas. Lèvres pincées, sourcils froncés, Oborlon scruta l'horizon sans découvrir quoi que ce fût d'anormal. Pourtant, en ce lieu, la mort était passée peu de temps auparavant. Des empreintes marquaient la terre sans toutefois fournir de renseignements sur ceux qui les avaient laissées. Oborlon estima que les agresseurs devaient être trois, et puissamment armés. Mais pourquoi avaient-ils tué ces paysans ? Et surtout d'une manière aussi sauvage ?

Dankrès revint avec une outre d'eau et s'agenouilla à son tour. Il versa un peu de liquide dans la bouche du mourant, tandis qu'Oborlon lui soutenait délicatement la tête.

L'homme déglutit avec peine, ouvrit encore la bouche. Dankrès lui humecta les lèvres plus qu'il ne le fit boire. Le malheureux ouvrit les yeux, considéra les deux inconnus avec un regard atone et tenta de parler. Ce qu'il fit au prix d'un gros effort, et d'une voix à peine audible.

— Les... monstres... Noirs...

Il voulut poursuivre, mais ses yeux s'agrandirent et son corps se raidit. Il ouvrit grand la bouche comme s'il allait crier, mais seul son dernier souffle franchit ses lèvres. Son corps redevint mou. Il ne bougea plus.

— C'est fini, dit Dankrès en plongeant son regard dans les yeux d'Oborlon.

Il ne fit pas d'autre commentaire, ayant compris que les créatures qui avaient attaqué les paysans devaient ressembler à celle que le jeune homme avait affrontée.

Il observa un silence, se releva en soupirant tout en regardant les corps étendus.

— Tu n'es pas le seul à avoir rencontré ces créatures, déclara-t-il sombrement. Ceux-là n'ont pas eu ta chance... En tout cas, nous savons maintenant que ces êtres innommables existent ! Pardonne-moi d'avoir douté. Je ne pouvais vraiment pas imaginer... Mais occupons-nous de ces malheureux. Ils sont certainement du village de Milval. Nous allons les y conduire. (Il tendit le bras en direction d'un petit bois où dominaient les châtaigniers.) Ce n'est pas loin. En route, Oborlon !

Le jeune homme passa son épée à sa ceinture et, muet, aida le marchand à porter les corps jusqu'au chariot.

Cette journée qui avait si bien commencé se terminait très mal, et Oborlon pensait déjà à la douleur qui s'emparerait des pères, des mères, des épouses et des enfants lorsqu'ils reconnaîtraient ceux qu'ils avaient aimés.

Il se sentit gagné par un sentiment d'impuissance, un sentiment contraire à celui qui l'habitait le matin lorsqu'il chevauchait fièrement, sa lance à la main. Mâchoires crispées, il se promit de ne pas devenir simplement un chevalier de la Garde Haute, mais un ennemi acharné des créatures du mal.

Lorsque le dernier corps fut installé dans le chariot, Dankrès posa une main sur l'épaule d'Oborlon et dit d'une voix sourde :

— Nous avons une mission pénible à accomplir, ami mien. Encore une épreuve de l'existence... Un jour, on croit que tout est beau, un autre, que tout est laid. Et nous évoluons avec plus ou moins de bonheur entre ces deux extrêmes. Allons ! Ressaisis-toi, il faut y aller, à présent, la nuit va tomber...